

CHAPITRE V

La beauté est croissante du minéral à l'homme⁽¹⁾.

Les naturalistes répartissent la création visible en quatre règnes : le règne minéral, le règne végétal, le règne animal et le règne hominal. D'un règne à l'autre, la distinction est nettement tranchée, et l'ordre de superposition clairement établi par la présence de fonctions nouvelles qui viennent s'ajouter aux fonctions antérieures. Le minéral subsiste avec ses propriétés spécifiques; le végétal ne subsiste pas seulement, il vit; l'animal vit, et, en plus de la vie, il possède la faculté de sentir et de se mouvoir; l'homme enfin vit, sent, se meut, pense, parle et veut à son gré, affirme sa royauté par le jeu de son intelligence et de son libre arbitre.

(1) Cf. Lessius, *De Providentia*, liv. I, n° 42; *De summo bono*; liv. II, chap. xvi. P. Vallet, *l'Idée du beau*, et G. Longhaye, *Théorie des belles-lettres*.

Chaque règne enchérissant sur le règne inférieur au point de vue ontologique doit l'emporter aussi au point de vue esthétique : par nature, le végétal est plus beau que le minéral, l'animal plus beau que le végétal et l'homme plus beau que l'animal. En démontrant clairement cette ascension du beau à l'aide de sa définition, — la splendeur de l'unité dans la variété, — nous aurons à la fois une application et une confirmation de la gradation esthétique établie dans les chapitres précédents.

D'un règne à l'autre la variété est plus grande et l'unité plus complète. Constatons-le.

Prenez un minéral à votre choix parmi les plus beaux, marbre, agate, malachite ou diamant : la variété qu'il peut offrir est fort restreinte, elle est limitée à l'aspect, à la couleur, à la forme, à la composition. L'unité est celle que peut avoir un lingot de métal ou un bloc de pierre; elle consiste à peu près exclusivement dans la cohésion des parties.

Pour la plante, il en est autrement. Nous avons d'abord une source intarissable de variété dans le fait de l'organisation végétale, dans la structure et la diversité des cellules, des vaisseaux et des tissus, dans les modifications que l'évolution apporte sans cesse à la taille, à la forme, à la couleur, au parfum, à la fécondité. Racines, tige, branches, feuilles et fruits se développent et se multiplient sans jamais rester identiques à eux-mêmes. En même temps cependant, l'unité est des plus étroites. Indépendamment de la cohésion, l'organisation coordonne

les éléments à la structure des organes, ceux-ci à l'accomplissement des fonctions, ces dernières à l'évolution de la plante entière. Si nous nous bornions à considérer la beauté qui charme les yeux, le diamant l'emporterait évidemment sur une moisissure; mais si nous tenons compte de la beauté intelligible, la moindre cellule vivante est supérieure en beauté au Kohi-noor du Grand Mogol ou au Régent de la couronne de France.

Chez l'animal, la présence des fonctions supérieures de la sensibilité et du mouvement amène nécessairement une diversité d'aspect et de structure dont rien n'approche dans le végétal. L'animal voit, entend, flaire, goûte, palpe; il rampe, il marche, il saute, il court, il vole ou il nage. A cette variété de mouvements et de milieu en correspondent d'autres dans la forme du corps; dans la présence, la disposition, le nombre des membres et des organes; dans les tissus osseux, musculaires, nerveux, etc.; dans les téguments, plumes, écailles, fourrure, etc. L'animal a des passions, il aime, il est jaloux, colère, etc.: autant de passions, autant de changements d'expression plus ou moins accentués. Néanmoins cette même vie sensitive réalise dans l'animal une unité anatomique et physiologique très supérieure à celle des plantes; impossible d'employer à l'égard des animaux rien qui ressemble aux marcottes, aux boutures et autres procédés en usage constant dans l'horticulture pour la multiplication des sujets. D'ailleurs l'unité psychologique vaut à l'animal une individualité nettement définie. Cette individualité s'accroît à mesure que l'on s'élève dans l'échelle zoologique;

les organes et les fonctions se spécialisent de plus en plus, leur coordination est plus absolue sous l'influence d'un système nerveux mieux centralisé, d'une connaissance et d'un instinct plus développés.

A qui objecterait que la moindre fleur l'emportera toujours en beauté sur l'araignée ou le ver de terre, nous répondrons: Si l'on s'en tient à l'aspect, soit; mais si l'on étudie dans cette araignée ou dans ce ver la structure et le jeu des organes, l'évolution de la vie et des mœurs, on y découvrira des merveilles inattendues qui mettront la supériorité esthétique de l'animal hors de tout conteste.

Dans l'homme, la variété et l'unité atteignent leur apogée.

La variété y est à son comble. D'abord les extrêmes se rencontrent et s'associent dans le composé humain: il tient de l'ange et de l'animal, il est esprit et matière. Son organisme offre des ressources de jeu et de sensibilité inconnues aux animaux; que de prodiges d'habileté sa main ne sait-elle pas réaliser! Quel festin ne trouvent pas ses yeux dans la lumière et les couleurs, ses oreilles dans les sons! Les facultés de l'âme déploient dans leurs opérations une variété presque infinie de pensées, d'images, de projets, de jugements ou de résolutions dont la succession défie l'analyse. L'étendue du domaine de notre intelligence semble ne pas connaître de limites. Elle franchit les espaces, veut tout atteindre, tout connaître; dans ses nobles poursuites, elle fait plus de chemin en une seconde que la lumière en

un siècle. En même temps, elle aime à sonder le fond des choses, à comprendre; elle sait voir la cause derrière l'effet, l'immuable à travers ce qui change, le créateur dans le miroir de ses créatures. Quant à la volonté, qui dira la variété et souvent l'immensité de ses désirs, le caprice de ses fantaisies, la diversité de ses choix et de ses déterminations, l'inconstance ou l'héroïsme de ses résolutions?

D'autre part, l'unité dans l'homme est réellement admirable d'achèvement et d'harmonie. Il y a d'abord unité dans l'objet respectif de nos facultés rationnelles, le vrai pour l'intelligence, le bien pour la volonté, quelque variées que soient leurs opérations. La volonté dirige tous ses efforts vers l'unique conquête du bonheur, tandis que l'intelligence à la recherche de la vérité classe et subordonne ses connaissances d'après leurs analogies ou leurs différences, leur succession logique ou chronologique, joint la synthèse à l'analyse et tend sans cesse à l'unification de sa science. Vient ensuite l'unité du principe connaissant et voulant : sans se confondre jamais, les différentes facultés de notre âme ne vont point l'une sans l'autre : les facultés affectives suivent celles que l'on nomme appréhensives. Que l'homme pense, imagine, se souvienne, sente ou veuille, c'est toujours le même principe spirituel, la même âme qui fait tout cela.

L'organisme lui-même présente en l'homme une unité plastique sans égale dans la création. Cette unité résultée de la concentration plus complète des systèmes vasculaires et nerveux et de la proportion plus harmonieuse des membres entre eux et avec le

tronc; de l'exquise sensibilité du tact réparti dans tout le corps; de cet équilibre si parfait de tous les sens qui les établit dans une harmonieuse égalité, équilibre que l'on chercherait vainement chez les animaux en qui tel ou tel sens ne domine qu'aux dépens de l'acuité des autres.

Enfin le corps et l'âme de l'homme sont faits l'un pour l'autre et agissent de concert. La volonté ne se meut qu'à la lumière de l'intelligence; celle-ci suppose le concours préalable des sens, et la sensation à son tour présuppose la vie, comme cette dernière réclame la matière inerte pour substratum. Gardons-nous d'admettre que la relation du corps à l'âme ne dépasse pas en intimité celle du serviteur au maître; que l'homme est une intelligence servie par des organes, un être raisonnable ayant à diriger une brute. A Philaminte de Molière disant en ses dédains superbes : « Le corps, cette guenille ! » le bon sens répond par la bouche de Chrysale : « Ouais ! mon corps, c'est moi-même. »

Je dis avec la même conviction et dans le même sens : Je vois, je comprends, je souffre, je juge, je marche, je veux. A toutes ces actions, j'attribue une seule et même cause, un seul et même moi; cependant les unes se passent dans le corps, les autres dans l'âme seulement. Donc le moi n'est ni mon corps ni mon âme, mais la résultante de mon corps et de mon âme, une seule et même personne ⁽¹⁾.

(1) Un médecin philosophe, J.-P. Tessier, disait énergiquement : « L'homme n'est ni ange ni bête, il est homme. Ne soyons ni moralistes ni vétérinaires; soyons médecins. »

Si parfois, au point de vue moral, je sens comme deux hommes en moi avec des tendances opposées, c'est au moins en partie une conséquence du péché originel, un désordre que je dois combattre⁽¹⁾. De cette lutte victorieuse résulte l'unité morale qui, ajoutant l'éclat de la vertu à celui de l'unité plastique et intellectuelle, fait de l'homme le roi de la création autant par la beauté morale que par la sagesse et la puissance.

Vauvenargues a écrit : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. » — Il y a beaucoup de vrai dans cette parole ; mais elle ne contredit en rien ce que nous disions tout à l'heure de la fusion du corps et de l'âme⁽²⁾. Car ces âmes, qui dès lors seules captivent, comment se révèlent-elles ? sinon par le corps, par son attitude, ses gestes, son regard reflétant toutes les variations du sentiment, son langage donnant à la parole autant d'inflexions que la pensée peut avoir de nuances. Afin que le visage humain se prêtât plus facilement à la manifestation de l'âme et en devint le miroir vivant, Dieu l'a construit en étroite et parfaite harmonie avec les facultés et aspirations supérieures de l'âme. Dans la tête des animaux, le museau qui doit saisir et broyer les aliments est dans leur physionomie la partie saillante et dominante. Le nez qui s'avance pour flairer la proie, l'œil qui l'épie, restent subordonnés à la mâchoire et n'en sont que les auxiliaires. La tête humaine, au contraire, présente une conformation dans la-

(1) Sub te erit appetitus... et tu dominaberis illius. *Gen.*, iv, 7.

(2) Mixtura quædam animæ et corporis. — Div. August.

quelle les appétits purement matériels se montrent subordonnés aux organes révélateurs de la pensée qui sont le front et les yeux. Les lèvres elles-mêmes paraissent avoir pour rôle principal de rivaliser d'expression avec les yeux, et c'est quand la parole se tait qu'elles se montrent le plus éloquentes.

Lorsque, dans un visage humain, le beau plastique est ensoleillé, irradié par une belle âme, alors — nous dit un auteur du dix-septième siècle — « cette beauté est parfois si grande, si excellente, si admirable, que ceux qui la voient en reçoivent de merveilleuses atteintes. Nous savons par l'histoire du passé que la beauté qui brille sur quelques visages fait une telle impression qu'elle rend fous les plus sages, appauvrit les plus riches, captive les plus libres, subjugue les conquérants et les monarques. »

